



une douleur que je ne connaissais pas que je n'avais jamais éprouvée quand j'étais à la bri  
et c'est pour ça que je gémissais tout doucement pou essayer de la ma douer pour la faire partir et  
elle est partie tout à coup au moment où je n'attendais pas au moment où quelque chose  
ou quelque un je ne sais pas mais si et matiré verser rien où je suis maintenant entraîné à penser à tout ça  
et c'est alors que le cri a jailli ma pénétré mais il ne venait pas de moi c'était un autre une autre je ne sais pas  
qui criait c'était mère non c'était une femme que je connaissais non que je ne connaissais pas  
que je connaissais bien mais quand mais où c'était pas mère  
mère elle avait dû partir depuis longtemps partir ailleurs alors c'était impossible c'était pas mère  
mais ici maintenant tout est possible c'était donc mère-femme qui hurlait  
pendant que je m'affaisais dans un vertige sans fin

pourtant j'étais en pleine forme quand ça m'est arrivé tout le monde me le disait toi tu es en  
pleine forme c'est étonnant à ton âge à mon âge quel âge il fallait que je calcule je n'avais pas de  
mémoire surtout quand il s'agissait de chiffres mémoire de quoi du reste puisque avant il n'y avait  
rien pas de nom en tous cas je ne savais pas comment je m'appelais ou plutôt comment on  
m'appelait car moi je ne m'appelais jamais j'ignorais mon nom et c'était bien parce qu'un nom à  
quoi ça sert les autres croient qu'on est son nom alors qu'on est n'importe quoi sauf son nom il  
suffit pour s'en apercevoir de se regarder dans une glace en prononçant son nom on voit bien que  
ça ne colle pas je leur aurais dit ça aux autres quand j'aurais pu mais à cet instant je ne pouvais  
pas j'étais allongé dans un lit sur le dos à part ça tout allait bien

en fait ça, a commencé à aller, mal quand on m'a obligé à, marcher je marchais avec beaucoup,  
de difficultés je devais m'aider d', un bâton pour m'empêcher de basculer sur le côté, mais tout, le  
monde m'encourageait alors je faisais de mon mieux je, lançais ma jambe gauche en m'arc-  
boutant sur la droite et, sur le bâton quand je retrouvais l'équilibre j'avais, le bâton et je lançais  
ma jambe droite et ainsi, de suite tout marchait bien si, j'ose dire sur un sol plat sans caillou sans  
ornière, mais il suffisait de la, moindre bosse du plus petit, trou pour que je me retrouve par, terre  
avec, tout le monde autour de moi en train de me, plaindre oh le, pauvre il s'est fait mal il va trop  
vite pourquoi, tu te dépêches hein tu, as tout ton temps allez il faut, recommencer et ils me,

remettaient debout malgré mes protestations mais voyons, qu'ils disaient il ne, faut pas se décourager il ne faut, pas rester sur un échec voyons

sur un échec, ils me faisaient bien rire, mais j'en avais connus et j'en connaissais des flopées d'échecs, et je savais bien qu'ils s'en apercevaient, de mes échecs, ils me regardaient drôlement, de côté, en douce, quand je me trompais dans les dates ou dans les noms, ou alors quand j'employais un mot à la place d'un autre, ils riaient, d'un rire faux, mais non, c'est rien, tout le monde peut se tromper, je n'avais qu'à voir leur air gêné quand ils se détournaient, ou quand ils échangeaient un regard furtif qui disait, eh bien, dites donc, ça ne s'arrange pas, avant il se débrouillait bien mieux, on a beau dire, il n'est plus le même, bien sûr que je n'étais plus le même, le temps passe, eux non plus n'étaient plus les mêmes, et je ne leur faisais pas remarquer, ce n'est pas parce qu'on a certaines difficultés qu'on doit être mis au ban de la société, comme ils disent,

et puis, après tout, j'avais mon âge. J'étais encore bien jeune, assez jeune pour tenir debout. Etais-je vraiment jeune, je ne sais pas. Ça dépend de ce qu'on appelle jeune, certains sont vieux et se prétendent jeunes, d'autres qui sont jeunes voudraient vieillir. En fait, on n'est jamais content de l'âge qu'on a, on râle toujours, après le temps, après les impôts, après le gouvernement, après le temps qui passe ou qui ne passe pas. Moi, je ne râlais pas après mon âge, tout simplement parce que je ne connaissais pas mon âge, et je m'en fichais complètement. C'est ce que me répétait la femme qui se tenait souvent auprès de moi, me soutenant quand je trébuchais ou enroulant une écharpe autour de mon cou. Je ne savais plus qui elle était. C'était peut-être ma femme. Oui, c'était possible. Il me semblait la reconnaître. Oui, c'était certainement elle. Elle me rabâchait sans cesse, oh toi, tu te fiches de tout. C'était un peu vrai, mais c'était aussi un peu faux. Je me fichais peut-être de tout, mais pas d'elle, surtout quand elle me serrait dans ses bras en chantant doucement, dodo, le vieil enfant do, le vieil enfant dormira bien vite,

Maintenant, ça va mieux. Les années ont passé. Certes, malgré mes efforts, mon corps s'ankylose peu à peu, mais mon talent a atteint sa pleine maturité ; la fougue de la jeunesse, qui était souvent génératrice d'excès et d'erreurs, est maintenant tempérée par une vision objective de ce qui est important et de ce qui ne l'est pas. Il est vrai que je suis devenu un romancier à succès,

que les critiques de mes livres sont, pour la plupart, élogieuses, que mon existence est largement assurée. Peut-être, quand même, au fond de moi, ce regret, ce reproche qui me taraude : je me demande où est donc le scripteur d'autrefois qui accouchait laborieusement de courts textes abscons, fortement influencés par la Littérature Nouvelle, que personne ne lisait, mais qui avaient au moins le mérite de lui laisser dans l'âme la jouissance d'avoir écrit ce qu'il voulait et non ce que le lectorat exigeait. Oui, parfois, cette pensée me blesse, mais point trop. J'ai obtenu ce que j'ai toujours recherché, même quand je m'efforçais de le mépriser : la notoriété. Alors, je ne me plains pas ; mes amis me flattent et m'envient. Je sais qu'en mon absence les laudateurs se métamorphosent en persifleurs, mais qu'importe. La vie est ainsi faite. Et je me suis fait à cette vie.

Jamais, jamais, jamais je ne plierai l'échine devant ces imbéciles convaincus de détenir la vérité et qui ne mettent jamais en doute la véridicité de leurs jugements ! Qu'ils me renvoient systématiquement mes écrits avec ou sans l'hypocrite explication : monsieur votre texte a retenu toute notre attention, mais il ne correspond pas à l'esprit de notre revue, c'est donc avec regret que, je m'en moque ! Je continuerai ! Je continuerai parce que je sais que ce que j'écris, c'est de l'acier en comparaison de cette guimauve de cette crème Chantilly qu'ils publient accompagnés de critiques élogieuses : quelles que soient la part de l'obscurité et les inflexions profondes, la beauté du roman tient à son épuration architectonique, à son écriture mélancolique et tendre mais cependant acérée...! Certes, les lecteurs ne risquent rien avec de telles histoires nombriéristes qui dissèquent les fantasmes libidineux d'un Auteur regrettant de n'avoir pas commis l'acte de chair avec sa mère à l'âge de dix ans. A moins qu'il ne s'agisse des réflexions politico-philosophiques d'un fils de bourgeois repentant recherchant le martyr dans une quelconque guérilla d'Amérique latine sur les traces d'un nouveau Rédempteur ! Alors que le bricolage sur les mots, sur les lettres, le véritable travail du scripteur (comme le travail sur le bois est celui de l'ébéniste) est taxé d'art pour l'art et, de ce fait, considéré comme étant tout juste capable d'intéresser une élite d'universitaires et de spécialistes se rencontrant sans cesse dans quelque château Louis XIII ou quelque abbaye cistercienne pour des séminaires d'une semaine au cours desquels ils auront le temps de discuter, de se disputer, de débattre, de batailler, de s'exaspérer, de s'emporter, de se brouiller, pour finalement se réconcilier - et non la masse des lecteurs qu'on flagorne tout en la méprisant au point de ne voir en elle qu'un agglomérat de consommateurs sollicitant quelque chose d'aisément digérable afin de pouvoir bien dormir après lire ! Jamais, jamais, non, jamais je ne consentirai à abandonner ce qui fait ma force et ma valeur : jamais je ne serai un Auteur à succès !

Je dois convenir que mes géniteurs s'avèrent incomparablement énigmatiques. Bien que j'aie excédé de cinq mois mes trois premières années, ils s'opiniâtrent à faire usage à mon égard d'un dialecte des plus baroques, comme s'ils confabulaient avec un chimpanzé. Leur vocabulaire me semble alors désespérément borné et leurs commentaires d'une affligeante platitude. Pour quelle raison me sommer d'achever mes plats en bêtisant ainsi : « Jacquot va faire son miam-miam ! C'est bon le bon miam-miam de maman ! I' va être gentil comme tout, le Jacquot ! I' va faire plaisir à sa maman chérie ! I' va tout manger ! », alors que je cogite sur la mise au point d'un formalisme mathématique covariant relativiste pour les calculs de la théorie quantique des champs. Une fois, je me suis enhardi jusqu'à objecter à ma génitrice ; « Mais, mère, savez-vous au moins que vos admonestations m'horripilent ? Serait-il dans vos possibilités de cesser, ne serait-ce qu'une minute, cette logorrhée melliflue ? » Je fus atterré en la voyant se liquéfier littéralement devant moi, puis glapir de façon hystérique : « Georges, Georges ! (elle s'adressait à celui qui, officiellement, m'a généré) Le petit est devenu fou ! I' m' a parlé en étranger ! » Depuis lors, je ne souffle mot et je médite. Mes spéculations me conduisirent, un jour, à ce fulgurant truisme : les illuminations mathématiques ou physiques étaient moins attractives que les chimères des belles-lettres. C'est ainsi que je devins ce qu'on a coutume de nommer un " littérateur ". Mais un littérateur virtuel : pour ne pas effarer, une fois encore, mes ascendants, j'arrêtai de ne publier que bien plus tard, quand je serais devenu un géronte de vingt ans, le produit de mes élucubrations, dont je vous fournis, ultérieur liseur, quelques fugaces aperçus :

Paradigme 1 : conjecturons quelque écrit lapidaire que filtre un miroir distordant érigé à la pliure de l'ouvrage ; il se pastiche sur la page annexe en élaborant ainsi une inédite relation. Pour affiner l'ouvrage, instituons une médiane horizontale qui, remplissant la même fonction, pourra concevoir quatre similaires anecdotes dissemblables. Alors, afin de ciseler l'excessif pensum, agençons deux diagonales, elles-mêmes altérantes, et les multiples récits deviendront indéchiffrables - à moins qu'ils ne puissent être dévoilés horizontalement et verticalement à quelque zélé investigateur. L'intitulé de ce chétif bricolage : « Jeux des formes » . Mais, après les pertinentes objections d'un précieux mentor, Gihère, pour ne point le mentionner, délaissant la facilité, j'opterai pour Chiasma.

Paradigme 2 : « La carte du tertre. » ou l'implacable combat entre le titre et le texte, celui-ci détaillant en de byzantines analyses celui-là afin de réduire notablement son indéniable prééminence. Adoptant le masque des ingénieux dépliant touristiques, la narration conduira le lecteur imprudent à l'inéluctable dénouement : loin de dépeindre quelque contrée montueuse, le récit dénudera sa visée clandestine, la mise à mort de celui qui l'annonce. Ainsi, étroitement accouplés dans le tertre, titre et texte s'aboliront lettre par lettre, et ne persistera dans les

mémoires que la rixe.

Paradigme 3 : ou comment ouvrager un « Vitrail de rêve » sinon en en disséquant les multiples médaillons agencés avec minutie en deux cercles concentriques autour d'un disque de verre blanc. Au préalable, ceux qui, limitrophes, conjuguent avec bonheur diverses variantes homophones : vers, vert, ver, vers, vair, verre. Nulle difficulté à concevoir les séquences empruntant à ces vocables les indispensables éléments. On expertisera par la suite - avec quelle contention ! - les illustrations figurant sur la courbe extrinsèque, chacune d'elles utilisant, en un dissemblable agencement, les principes des tableaux antérieurs ; ce qui permettra, entre autres : serve, trêve, ever, verse, vrai, rêver. Comment clore cette affaire sinon en confessant que ce vitrail de rêve, après de minuscules amendements, s'est furtivement mué en un « Travail de verre. » ?

Paradigme 4 : ce ne pourra être que « Fouissements ( et autres fouissements ) », une manière de ce qu'en jargon cinématographique on baptisera, plus tard, " un zoom ", et qui se révélera être plutôt une lente approche, un cheminement tarabiscoté vrillant soudain les particules de cet écrit : *" Si l'on s'approche de la paroi jusqu'à la presque toucher, de nouveaux espaces, infiniment variés, s'ouvrent dans des dimensions microscopiques. Toutes manières de mousses et de lichens, confrontant les jaunes, les oranges, les mauves, déterminent sur les pierres de splendides paysages, des esquisses de chemins que l'on voudrait poursuivre, quelque fois, vers de plus secrètes galeries."* Et l'affouillement s'exécutera non pas sur les pierres d'une muraille mais sur les mots, les faisant exploser en un feu d'artifice de paronymes, de synonymes , d'homophones, d'allégories, de souvenirs de livres que je n'ai pas encore feuilletés, de pièces de théâtre que je n'ai pas encore appréciées, de films qui ne m'ont pas encore fait frissonner. Tout cela devant s'infiltrer dans les secrètes galeries où, pour en finir, on ne peut échapper, d'un coup d'aile, au banc de la plage.

Le texte qui me permettra ces scrupuleuses divagations sera composé par Gihère ; il s'intitulera : « Imperceptibles convulsions ». Je n'ai pas encore lié connaissance avec lui : à Cannes, il ébauche dans le plus grand secret son fabuleux ouvrage : « La brise d'Andrinople ». Il a huit ans. Ainsi, l'un et l'autre, auprès des adultes faciles à berner, nous jouons la comédie des petits êtres ignorants et puérils afin de leur dissimuler cette vérité qu'ils ont oubliée et dont, à notre tour, nous perdrons le souvenir : éphémère est l'existence et il faut promptement percevoir ce qui est inestimable.

ah/ Quelle Délectation // j'Ondoie Dans Cette Substance Fluide Qui Emplit La Cupule Où  
Présentement Je Me Tiens/ Raccordé Par Un Etroit Conduit A Je Ne Sais Quel Commanditaire Qui  
Me Dispense Force Liquide Pour Que Je Puisse Encore Prospérer Et/ Bientôt/ Outrepasser Cette  
Enceinte/ Jaillir Enfin Dans Le Cosmos Tant Espéré // une Amène Pénombre Me Laisse Pressentir/

Au-Delà De Cette Cloison Que/ Parfois/ J'Affronte Du Talon Ou Du Poing/ Une Clarté Plus Intense/  
Bénéfique Et Aveuglante // un Harmonieux Babil Me Parvient/ Constitué De Ces Sonorités Frivoles  
Qui M'Apaisent En Dépit De Leur Irréfutable Stupidité /\ Il est là, mon bébé ! Il va bientôt venir me  
voir, mon bébé ! Qui c'est qui sera content ? C'est son papa et sa maman ! /\ je Me Flatte D'Avoir  
Avec Ces Créatures Qui M'Espèrent Si Avidement De Fructueux Entretiens // je Priserais Fortement  
Leur Soumettre Cette Réflexion Qui M'Est Apparue A L'Age De Raison/ Lorsque Je Suis Parvenu A  
Mes Moins Trois Mois // tout/ Au Début/ Nous Est Donné/ Mais notre Existence N'Est Qu'Une  
Implacable Décrépidité Qui/ Insidieusement/ Anéantit Nos Savoirs // et/ A La Fin/ Il Ne Reste  
Rien/ Ou Presque/ Un Etre [ Je Vénère Ce Vocable Bref Et Dense Exosant Ce Qui Se Donne  
Comme Basique Dans La Société Où Je Vais Incessamment Survenir ] / Un Etre Donc/ Flageolant/  
Bavottant/ Enfoui Dans Ses Déjections Qu'une Femme/ De Temps A Autre/ Vient Eponger/ Une  
Substance Sans Conséquence Qui Se Dissipera A Tout Jamais Pour Se Transmuer En Humus Et En  
Poussière // oui/ Je Suis Instruit De Tout Cela/ Mais/ Préalablement/ Il Me Faut Voir Le Jour/ Et  
Entendre Ce Cri De Femme/ De Ma Femme/ De Ma Mère/ D'une Femme Que Je Ne Connais Pas/  
Que Je Connais Bien // mais Je N'ai Pas De Temps A Perdre // je N'Ai Plus De Temps // je Vais  
Mourir // je Suis Jeune/ Si Jeune // je Souffre // il Faut Que Je Retourne // il Faut Que J'y  
Retourne // il Faut Que Je Me Retourne // il

trop Tard //

Je viens.

Je viens.

Et, à la fin, je ne vois plus rien